

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

201 | 2012

Varia

Quels livres les ethnologues écrivent-ils ?

Jean-Pierre Digard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22995>

DOI : 10.4000/lhomme.22995

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 23 février 2012

Pagination : 155-162

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Quels livres les ethnologues écrivent-ils ? », *L'Homme* [En ligne], 201 | 2012, mis en ligne le 15 février 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22995> ; DOI : 10.4000/lhomme.22995

Quels livres les ethnologues écrivent-ils ?

Jean-Pierre Digard

VOICI UN LIVRE qui aborde un thème connu, mais sous un angle original et heuristiquement fécond. Le thème est celui des rapports qu'entretiennent la science, tout particulièrement ici l'ethnologie, et la littérature. « Faut-il [...] opposer l'écriture scientifique et contrainte de l'anthropologue à celle, libre et souveraine, de l'écrivain qui "se donne tout entier au langage" ? » (pp. 13-14). Cuvier le pensait, qui louait les qualités de l'homme de lettres pour mieux condamner les défauts du savant, de Lacépède et de Buffon notamment : « C'est d'abord le défaut de méthode et d'observation. Pour atteindre la science, il faut bannir, écrit-il, "les pures conceptions de l'esprit, les dissertations théoriques, les hypothèses, variables au gré de l'imagination qui les crée" » (p. 30). Plus précisément, il relevait « quatre critères de distinction entre le savant et l'écrivain : le primat de l'observation (contre les dérives de l'imagination) ; la monotonie assumée de la forme (contre les facilités de l'éloquence) ; le souci de la méthode (contre les "combinaisons de l'esprit") ; l'expertise ("gens du métier" contre "gens du monde") » (p. 32). Un siècle après, entre 1925 et les années 1970, « moment ethnologique de la culture française » (p. 11), Michel Leiris, Georges Bataille, Alfred Métraux, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes et d'autres « incarnent une perméabilité entre des modes de pensée et des types de discours qui semblent relever tantôt de la science, tantôt de la littérature. En un sens, d'ailleurs, ils apparaissent comme le prolongement d'une tradition française qui, de Montaigne

À propos de Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010 (« Bibliothèque des sciences humaines »).

à Rousseau en passant par Montesquieu, a toujours mêlé la réflexion philosophique, la curiosité pour l'exotique, le retour sur soi et la méditation sur la nature humaine » (p. 13).

Le point d'attaque choisi par Vincent Debaene pour démêler cet écheveau est le phénomène du « double livre de l'ethnologue » – un récit de voyage et une description ethnographique –, en quoi il voit une « tradition française ». Et d'énumérer « les cas les plus célèbres » : Michel Leiris, Claude Lévi-Strauss, Marcel Griaule, Georges Soustelle, Maurice Leenhardt, Jehan Albert Vellard, Paul-Émile Victor, Alfred Métraux, Théodore Monod, Georges Balandier, Georges Condominas, Robert Jaulin...

Vincent Debaene commence sa démonstration par un retour sur « L'ethnologie [vue] au miroir de la littérature » (1^{re} partie) et sur la « Naissance d'une discipline » (chap. I). Celle-ci débute par une série de « ruptures » intellectuelles autant qu'institutionnelles qui conduisirent de l'Institut d'anthropologie de Paris au Musée d'ethnographie du Trocadéro (le « vieux Troca »), puis au Musée de l'Homme. Entre ces lieux et ces écoles, un lien : le « terrain », malgré le flou de ses pratiques, combinant érudition et aventure, « collecte » de documents originaux et « expérience intime » à la rencontre d'indigènes dont il s'agit de partager la vie « de l'intérieur », de « pénétrer [la] mentalité », d'« adopter [le] point de vue » (p. 66). Le prestige de l'ethnologie à ses débuts tient, pour une part, au romantisme du terrain, mais aussi et surtout au fait que cette discipline entendait prendre tout l'homme pour sujet : « “Tout l'homme”, cela voulait dire non seulement tous les hommes, mais toutes les possibilités de l'esprit humain telles qu'elles avaient été et étaient encore mises en œuvre sur l'ensemble du globe » (p. 76). Il s'agissait aussi de réconcilier le livre et la vie, à la différence de la philosophie, trop exclusivement spéculative, telle qu'elle est dénoncée en 1955 dans le chapitre « Comment on devient ethnographe » de *Tristes Tropiques*.

La pratique des ethnologues français apparaît aussi comme « Une exception française » (chap. II) surtout si on la compare à celle de leurs homologues anglo-saxons. Alors que ces derniers sont concentrés « sur les règles de succession, l'économie et le régime foncier », et écrivent « sobrement, de manière analytique », les premiers travaillent « sur l'art et la mythologie », rédigent « lyriquement, de manière expressive » et « font des films ». Au « pragmatisme britannique » s'opposerait ainsi un « tempérament spéculatif et philosophique » français (pp. 86-87). Les origines spéculatives de l'ethnologie française tiendraient à un « flottement d'identité théorique » (selon les mots de Jean Jamin) résultant d'une tension entre deux cadres intellectuels et institutionnels distincts : une

« problématique résolument naturaliste » développée dans le cadre du Muséum *vs* une orientation philosophique issue des travaux de Comte et de Durkheim. Si cette dernière stimula plus que la première la recherche sur le terrain (p. 88), elle n'empêcha cependant pas une tendance « hyperthéorique » (p. 89) de se développer, en raison d'une liaison entre philosophie et critique de la société : « en rassemblant des faits, on cherchait surtout à recueillir des arguments » (Claude Lévi-Strauss, cité p. 94).

« La prédisposition à une rencontre entre ethnologie et littérature tient aussi à la littérature française elle-même » (p. 95). Les deux disciplines ont en effet en commun des modes d'écriture, des formes de sociabilité et, surtout, des questionnements (sur la nature humaine, la société...). En revanche, la « guerre des cultures » (littéraire *vs* scientifique), si active en Grande-Bretagne, est peu présente dans l'hexagone. « La littérature n'est pas, en France, une culture particulière qui, mêlée de science, peut aider à une éducation équilibrée ; elle est un discours à la fois premier et total, dont la fonction est de proposer un accomplissement de la pensée dans la forme, non de contribuer à la formation de la jeunesse » (p. 97). « Si, en France, l'ethnologie croise la littérature, c'est moins en raison d'une prédilection de la première pour les objets esthétiques [...] que parce que la seconde refuse de n'être qu'un parmi les beaux-arts et parce qu'elle pose par principe que tout ce qui peut contribuer à un savoir sur l'homme est de son ressort » (pp. 99-100).

Le chapitre III examine les places respectives accordées à la rhétorique, au document et à l'« atmosphère » du terrain. Alors que, pour la « doxa positiviste », « ce qui est condamné, c'est [...] la rhétorique, entendue non comme art de persuader ni même comme art du bien dire, mais comme technique d'ornement » (p. 113), Mauss ne craint pas d'affirmer dans son *Manuel d'ethnographie* que « la sociologie et l'ethnologie descriptive exigent qu'on soit à la fois chartiste, historien, statisticien... et aussi romancier, capable d'évoquer une société tout entière » (cité p. 114). Qui plus est, alors que le terrain est érigé en méthode de collecte d'informations de première main, « la saisie du fait social total suppose [...] une compréhension immanente de la société observée » (p. 118). En porte-à-faux par rapport au positivisme diffus de l'époque, l'« atmosphère » devient un « *leitmotiv* dans les textes des ethnologues entre les deux guerres » (p. 119) et le « style » de l'écriture le moyen de restitution de cette atmosphère (p. 127). Dans ce contexte, le récit littéraire, « retour du refoulé rhétorique » (p. 128), apparaît comme un « supplément au voyage de l'ethnographe » (*id.*), comme une « version vulgarisée de la monographie » (p. 131) – déjà en 1938, Claude Lévi-Strauss parlait de « communiquer » (p. 132).

Un débat analogue a lieu à propos de la muséographie : « pour les fondateurs de l'ethnologie, le document était choisi d'abord contre la rhétorique – il s'agissait de science, non de littérature – puis contre l'esthétique – le musée d'ethnographie ne serait pas un musée des beaux-arts primitifs, et il n'était pas question de renoncer aux fleurs du style pour retomber dans l'absolu de l'art : le savoir refuse à la fois l'ornement (il ne veut pas séduire) et l'œuvre (il n'est pas objet de contemplation, mais de communication) » (p. 140) – comment, ici, ne pas penser au musée du quai Branly ! Le musée d'ethnographie, lieu d'exposition de « documents humains » se doit d'être un « musée vivant » et un « musée des masses » où seule la foule des visiteurs peut rendre vie aux objets, ainsi que le revendiquait, en 1936, l'APAM (Association populaire des amis du musée) avec Chamson, Leiris, Lewitzky, Rivet, Rivière, Soustelle, Varagnac (pp. 142-144).

En somme, et pour en revenir à l'écrit, il s'agissait de promouvoir « Une littérature qui ne serait pas dénuée de sens » (chap. IV) et qui restituerait pour le lecteur « un peu de la saveur naïve du texte original », l'ineffable (odeurs, etc.) en moins. C'est à cette recherche d'une « commune mesure » entre la vie de l'ethnologue et celle des indigènes que s'est efforcé de parvenir, notamment, Alfred Métraux dans *L'Île de Pâques* (1941). C'est également ce que prônait Marcel Mauss lorsqu'il écrivait, par exemple, que « l'ethnologue n'a pas d'autre tâche – dans un premier temps au moins – que de *décrire* son expérience » (p. 175).

Dans le chapitre V, « L'union perdue du cœur et de l'esprit », Vincent Debaene s'emploie à retracer l'itinéraire qui a conduit du voyage philosophique de la Renaissance au voyage humaniste des Lumières, puis à un « nouvel humanisme » dont la fondation est liée à la « divergence entre science et littérature, conçue comme une mutilation » (p. 194), avant de connaître différents avatars dont celui qu'illustra Lévi-Strauss, en quoi il voyait « un prolongement et un élargissement de l'humanisme de la Renaissance ».

La deuxième partie du livre, intitulée « L'adieu au voyage », commence par une évocation de l'« espace polémique » auquel « le genre “voyage” » a donné lieu : « voyage contre voyage, récit contre récit, cabinet contre voyage et voyage contre cabinet » (p. 211), la contestation du voyage ethnographique pouvant aller jusqu'à sa négation pure et simple (chap. VI : « Ceci n'est pas un voyage »). Dans la plupart des cas, « le voyage apparaît comme une *pratique de distinction* » (p. 209) avec deux grands versants, du côté de la relation (exactitude et qualité de la relation au terrain) et du côté de la référence (intérêt des faits rencontrés, pratique

du voyage entre « héroïsme » et « nausée », haine des touristes et des « explorateurs ». Ces distinctions ont pour conséquence épistémologique la « *spatialisation* de la culture ou de la société étudiée : si les autres voyageurs ont la surface, les ethnographes auront le cœur » (p. 221).

Vincent Debaene étudie ensuite en détail trois exemples de « deuxièmes livres » : *Les Flambeurs d'hommes* (1934), insuffisantes chroniques éthiopiennes de Marcel Griaule (chap. VII), *L'Afrique fantôme* (1934), « document vivant » de Michel Leiris (chap. VIII) et *Tristes Tropiques* (1955), essai d'« entropologie » (p. 331) de Claude Lévi-Strauss, tous récits qui se signalent, aux yeux de l'auteur, à la fois par l'originalité de leur forme et par la description qu'ils font de l'impossibilité pour l'ethnologue de parvenir à l'intimité avec son objet et de fonder sa discipline sur un modèle initiatique.

Dans la troisième et dernière partie, « La littérature au miroir de l'ethnologie », Vincent Debaene examine le problème en quelque sorte dans l'autre sens : comment la littérature conçoit-elle l'ethnologie ? Vus sous cet angle, les rapports apparaissent crispés, la littérature estimant que l'ethnologie lui dispute un domaine qui lui a toujours été réservé : la connaissance des mœurs (chap. X : « La littérature, les lettres et les sciences de l'homme »). Nombreux sont en effet les écrivains à avoir dénoncé, comme Gustave Lanson au tournant du XX^e siècle, la « dépossession de l'artiste par le savant », qu'il crédite cependant de quelques bénéfices pour l'accroissement du savoir humain. D'autres encore, comme Agathon (pseudonyme d'Alfred de Tarde et d'Henri Massis) et Louis de Bonald, au nom d'une « rivalité entre les sciences et les lettres » (p. 371), s'en prennent violemment au « scientisme » de la « Nouvelle Sorbonne », au « fétichisme de la méthode historique », à la « superstition du document », à la « manie des fiches »..., qui participeraient selon eux à un « complot plus général contre la culture classique » (p. 360). Exigeant au contraire « que la connaissance de l'homme se plie elle aussi à la division du travail » (p. 362), ils prônent « la prééminence de la compétence lettrée sur la compétence savante » (p. 372).

Ces polémiques révèlent pour le moins, entre le savant et l'écrivain, « Des querelles de propriété » (chap. XI) que Vincent Debaene illustre par les cas de Ramon Fernandez pour qui « il est inutile de prétendre à la connaissance objective dans ce domaine, au nom d'une réalité humaine qui, par essence, se dérobe à la science » (p. 388) ; d'André Breton qui refuse en même temps de se rendre à la froide raison des ethnologues – « ils ne passeront pas » ! – et de rechuter dans le « subjectivisme négrophile » ; de Paul Valéry qui déplorait « l'érudition "en matière d'art" »

comme « une sorte de défaite » », « Vénus changée en document » (p. 399). Examinant ensuite l'accueil fait à *Tristes Tropiques*, il relève que, malgré une face heureuse de la réception due à Georges Bataille, résonne surtout le « silence de Barthes » pour qui « le récit de Lévi-Strauss ne trouvait [...] pas sa place dans la nouvelle cartographie des discours » (p. 412), et l'incompréhension de Maurice Blanchot qui considèrerait que « l'ethnologue anéantit son objet en prenant contact avec lui » (p. 414).

Entre 1955 et 1970, intervient « une nouvelle donne » (douzième et dernier chapitre) : le Musée de l'Homme cède peu à peu sa place de lieu central de la discipline, les échanges entre ethnologie et littérature ne cessent pas mais se diversifient, le « paradigme documentaire » recule au profit de la construction d'objets théoriques. Vincent Debaene situe le « virage décisif » dans la remise en perspective de l'ethnologie opérée par Michel Leiris, en 1950, avec son article des *Temps Modernes*, « L'ethnologue devant le colonialisme », dans lequel il reconnaît aux intellectuels issus des populations colonisées le devoir de « contester tout discours, fût-il académique, qui prétendait parler en leur nom » (p. 429). C'est du reste de cette période que datent les dialogues Michel Leiris-Aimé Césaire, Alfred Métraux-Jacques Roumain, Georges Balandier-Alioune Diop... Vincent Debaene souligne aussi le rôle joué, dans l'émergence d'un discours des acteurs sur eux-mêmes, par la collection « Terre humaine » et sa position liminale dans et hors de la littérature. Vincent Debaene réserve enfin à Roland Barthes une place qui ne laisse pas de surprendre, tant par la forme, quelque peu absconse, que sur le fond : malgré tout ce qui sépare Barthes et Lévi-Strauss – différence surtout dans l'usage du terme « structure » : « mode (subreptice) d'organisation de la signification » pour le premier, « ensemble des règles qui permettent de passer d'un donné organisé à un autre » pour le second –, « le progressisme de Barthes et la nostalgie de Lévi-Strauss allaient [...] se rejoindre sur un point : les récits médiatiques d'« explorateurs » ont pour fonction de nier l'histoire » (p. 454).

Dans sa conclusion, Vincent Debaene situe l'originalité des ethnologues, du point de vue qui est le sien, « dans l'abandon même de ce grand récit moderne (et au fond occidental), dans l'adieu non pas à la possibilité du voyage géographique, mais à cette conception même du voyage comme compétition pour l'accès à la différence « avant qu'il ne soit trop tard » » (p. 473). Confrontée au « virage littéraire » d'une ethnologie qui se raconte, la littérature « *comme lieu de connaissance* » s'estime doublement dépossédée, « à la fois [de] son objet et [de] ses assises » (p. 475). Vincent Debaene voit dans ces démêlés de l'ethnologie française avec la littérature

(et la rhétorique) la confirmation de la « singularité d'une tradition nationale » (p. 481). Il prône de repenser intégralement la distinction entre science et littérature, non en l'abandonnant, mais en adoptant « un point de vue anthropologique à son égard, en la considérant d'abord pour ce qu'elle est : un fait social et culturel » (p. 484). Plus encore que le « double livre », ce sont les polémiques que le deuxième livre suscite qui méritent d'être relevées. Lorsqu'un ethnologue se voit reprocher de faire de la littérature, il use pour sa défense de deux arguments : la nécessité de toucher un public plus vaste et « l'exigence d'une *évocation* plus fidèle à la réalité de l'enquête que les écrits scientifiques » (p. 486). Demeure donc la question du statut de ce deuxième livre : est-ce de la littérature ? « Le mot n'a pourtant pas le même sens lorsqu'on dit "l'ethnologue doit recourir à la littérature" et lorsqu'on dit "certains livres d'ethnologues sont de la littérature" » (p. 487) : « rien n'interdit qu'un texte savant (c'est-à-dire reçu comme savant à un moment donné) rejoigne la littérature, mais ce ne sera jamais *en raison* de sa scientificité » (*id.*) ; le classement d'un texte comme « scientifique » ou comme « littéraire » n'a pas la même signification : « dans un cas, on évalue une pertinence et, dans l'autre, on désigne une appartenance » (*id.*). Finalement, les récits d'ethnologues seraient « en quelque sorte le *making of* du travail savant » (p. 488). « L'écriture opère alors comme la cure chamanique [...]. Et le "deuxième livre" est dans ce cas moins le deuxième que le premier, c'est-à-dire celui qui rend possible l'œuvre à venir. Ainsi s'éclaire l'authentique *articulation* » (p. 490).

Voilà donc un livre original, riche, intelligent, érudit, passionnant, hélas parfois agaçant – trop de passages abscons, comme celui sur Barthes qui semble avoir déteint sur notre auteur, et trop de surinterprétation, symptôme d'une certaine anthropologie qui se voudrait « branchée » –, mais surtout qui peine à convaincre. Pourquoi ? En premier lieu, et même si l'inventaire est incomplet – *quid*, par exemple, de Marc Augé (*La Traversée du Luxembourg. Ethno-roman...*, Paris, Hachette, 1985), d'Emmanuel Terray (*Lettres à la fugitive*, Paris, Odile Jacob, 1988)... ? –, on ne peut manquer de se demander si les cas d'auteurs de « double livre » que cite Vincent Debaene ne sont pas plutôt, si on les rapporte au nombre total d'ethnologues, des exceptions remarquables. Deuxièmement, parmi les ethnologues étrangers, anglo-saxons notamment, Vincent Debaene ne cite guère que Malinowski qu'il décrit comme un « contre-exemple » au motif que « le rapport entre le *Journal d'ethnologue* et *Les Argonautes* n'est [...] pas du même ordre que celui qui s'établit entre les récits des ethnographes français et leurs "pendants" scientifiques » (p. 109). Or, pour être

complet, il faudrait aussi évoquer Nigel Barley, Edward Evans-Pritchard, Raymond Firth, Paul Rabinow, Alfred Radcliffe-Brown, Colin Turnbull et bien d'autres qui ont produit un « double livre », donnant matière à douter qu'il s'agisse là d'une exception française.

Le « double livre » ne serait donc ni systématique ni spécifiquement français. Sa fréquence, toute relative, ici comme ailleurs, s'explique principalement par la prégnance que l'expérience de terrain exerce sur tout jeune ethnologue, facteur dont Vincent Debaene sous-estime un peu l'importance, sans doute parce qu'il n'est pas lui-même ethnologue et qu'il n'a jamais fait d'ethnographie, pas même des ethnologues (à la manière, disons, de James Clifford).

Quant au problème de la frontière entre science et littérature, signalons pour terminer qu'il ne s'est pas posé qu'aux ethnologues, mais également aux historiens chez qui il a suscité une littérature considérable, depuis le *linguistic turn* du philosophe américain Richard Rorty dans les années 1960, jusqu'aux représentants du « scepticisme postmoderne » auxquels s'oppose le grand historien italien Carlo Ginzburg (voir le numéro spécial que vient de lui consacrer la revue *Critique*, 2011, 769-770), en passant par la *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* de l'historien et critique littéraire californien Hayden Whyte (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973).

Vaste et complexe sujet, donc, à la compréhension duquel Vincent Debaene apporte, pour l'ethnologie française, et malgré ses inévitables imperfections, une remarquable contribution.

Centre national de la recherche scientifique, Paris
digard@ivry.cnrs.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : ethnographie/*ethnography* – science et littérature/*science and literature* – fiction – terrain/*fieldwork* – écriture scientifique/*scientific writing* – récit de voyage/*travel story*.